

La rencontre avec l'Autre à l'épreuve de l'Histoire dans *A l'ombre de Jugurtha* de Nadia Chafik

When the encounter with the Other is challenged by history in Nadia Chafik's *In the Shadow of Jugurtha*

Safae TAIA

Doctorante

FLSH

Université Sidi Mohamed Ben Abdellah de Fès - Maroc

Abstract

History has often marked the encounter with the Other by its contingencies. The past acts like a prism, offering insight into the present and a projection into the future, influencing our behaviors and approaches with others, who are considered an otherness dissimilar to our identity. This article aims to explore how history molds our perception of ourselves and of the Other in Nadia Chafik's novel *In the Shadow of Jugurtha*, and to what extent art, as a means of expression and reflection, manages to surmount all historical obstacles.

La rencontre avec l'Autre est souvent déterminée par l'Histoire et ses aléas. Le passé agit comme un prisme à travers lequel nous déchiffrons le présent et nous nous projetons dans l'avenir, infléchissant nos manières et nos conduites à l'égard des autres, envisagés comme une altérité différente de notre identité. Il s'agit de voir dans cet article, portant sur l'œuvre de Nadia Chafik, *À l'ombre de Jugurtha*, comment l'Histoire façonne la perception de soi-même et de l'Autre et jusqu'à quel point l'art en tant que vecteur d'expression et de réflexion parvient à triompher de toutes les entraves historiques. Dans une étude thématique-linguistique, nous aborderons tout d'abord la rencontre avec l'Autre au prisme de l'Histoire, avant d'analyser les obstacles et les défis que cette rencontre implique. Enfin, nous mettrons en lumière le rôle de l'art, en l'occurrence l'écriture, comme un pont capable de transcender les barrières historiques, de remettre en question nos préjugés et d'interroger nos certitudes. Aussi l'art se révèle-t-il une voie féconde pour reconnaître l'humanité commune qui nous unit, au-delà de toutes nos différences.

1. La rencontre avec l'Autre au prisme de l'Histoire

La rencontre est un concept riche et embrouillé, rythmant notre existence, façonnant nos relations sociales et notre expérience individuelle. C'est un moment où les individus s'entrecroisent, se révèlent et interagissent. Rencontrer l'Autre implique forcément se heurter à une nouvelle réalité, engendre inévitablement un choc entre les parties en présence. Dans son roman *À l'ombre de Jugurtha*, Nadia Chafik énonce que l'Histoire sculpte notre vision du monde à la manière d'un prisme. Le passé, en façonnant notre présent, influe également sur la direction que prend notre avenir. Ce fait affecte nos attitudes et nos comportements envers les individus et les groupes considérés comme différents de nous. La perception de l'autre est

déterminée par les événements historiques, les narrations culturelles et les expériences communes qui ont marqué la mémoire comme en témoigne les propos de Lucien Febvre « *[il est question de] forces permanentes qui agissent sur les volontés humaines, qui pèsent sur elles sans qu'elles s'en rendent compte, qui l'infléchissent dans telle ou telle direction* » (Febvre, 432). Ainsi, le destin conduit Catherine, une jeune Parisienne, jusqu'aux montagnes du Moyen-Atlas, où la colonie française tente de s'implanter. Le passé colonial pèse considérablement sur la représentation du colonisé et du colonisateur. Les traumatismes, les injustices et les conflits passés ont laissé une empreinte dans la mémoire individuelle et collective. Cet héritage historique exerce une influence sur les représentations ; les récits nationaux intensifient le sentiment d'appartenance et d'identité collective. Dans ce cadre, il serait pertinent de citer les propos de Michel de Montaigne qui affirme :

« *Les lois de la conscience, que nous disons naître de nature, naissent de la coutume ; chacune ayant en vénération interne les opinions et mœurs approuvées et reçues autour de lui, ne s'en peut dépendre sans remords, ni s'y appliquer sans applaudissement* » (Montaigne, 41).

D'après Montaigne, ce que les individus conçoivent comme des lois naturelles de la conscience, à savoir les jugements moraux et les opinions qu'on porte sur soi-même et sur les autres, sont en réalité le fruit d'un passé vécu. Ils sont la répercussion des idées reçues et des habitudes inculquées par la société. Autrement dit, les principes moraux sont loin d'être innés mais plutôt acquis par les coutumes et les pratiques établies qui nous accompagnent dès un jeune âge. Bref, tout ce qui est envisagé comme naturel n'est finalement que l'aboutissement d'un long processus d'incorporation.

Dans cette optique, les narrations culturelles contribuent à perpétuer des stéréotypes, des préjugés et des discriminations rendant pénible le tissage des liens interculturels. En effet, les récits culturels font circuler des représentations figées de certaines collectivités ciblées. Aussi, les stéréotypes relèvent-ils d'un processus de catégorisation et de généralisation, ils simplifient le réel, favorisent une vision schématique et déformée de l'Autre. Pour mieux éclaircir ce propos, on peut reprendre la définition avancée par Jahoda :

« *Croyances concernant des classes d'individus, des groupes ou des objets qui sont préconçues, c'est-à-dire qui ne relèvent pas d'une appréciation neuve de chaque phénomène mais d'habitudes de jugement et d'attente routinières [...] un stéréotype est une croyance qui ne se donne pas comme une hypothèse confirmée par des preuves mais est plutôt considérée, entièrement ou partiellement à tort, comme un fait établi* » (Jahoda, 694).

En ce sens, le parcours de Catherine dans les montagnes du Moyen-Atlas est marqué par des signes de discrimination qui ont fortement impacté sa relation avec les indigènes. Elle est à la fois « *Tarumit* », « *la Romaine* », « *l'étrangère* », « *l'intruse* ». En tant qu'inconnue et femme européenne, la Française est jugée suspecte par les résidents locaux qui l'envisagent comme un emblème de l'occupant colonial. Ces préjugés accentuent le fossé qui sépare entre les deux cultures en créant une distance sociale et émotionnelle. Son identité européenne, sa civilisation occidentale et ses valeurs distinctes compliquent la situation et rendent difficile son intégration au sein de la communauté locale. Les narrations culturelles ont forgé une représentation négative des Européens au près des autochtones, intensifiant leur méfiance à l'égard de l'immigrée. En somme, ces narrations ont concouru à la construction d'une mémoire collective où l'externe est perçue comme un agent de domination, un ennemi de la patrie, ce qui constitue une entrave à tout véritable échange.

Les indigènes, de leur côté, sont perçus de la part des colons comme « *des Barbares* », « *des archaïques* », « *une bande de criminels* », ce regard rabaisant a fortement altéré les interactions entre les deux communautés instaurant des barrières sociales et culturelles pénibles à franchir. En effet, les colons se prononcent généralement pour une vision eurocentrée qui réduit les colonisés à un rang subalterne. Cette représentation impacte le mode d'expression adopté à l'égard de la population locale. Le colonisateur opte pour un ton autoritaire et condescendant, la relation est appréhendée à partir d'une perspective hiérarchique. Si les français contrôlent les affaires politiques et économiques du Maroc c'est parce que les colonisés sont conçus comme des « *indigènes arriérés* » (Chafik, 13), inférieurs, primitifs et inaptes à se gouverner eux-mêmes. Ce stéréotype disculpe l'imposition de l'éducation française et la marginalisation des savoirs locaux. Pour cette raison, les indigènes sont forcés d'épouser les préceptes proscrits par le colonisateur afin qu'ils soient entendus. Bref, les narrations culturelles renforcent une relation asymétrique où les colonisés sont régulièrement abaissés.

Sous ce rapport, les savoirs livresques, les connaissances acquises par la lecture, déterminent profondément notre perception de nous-mêmes et des autres en nous octroyant des cadres de pensée, des référents identitaires et des repères culturels. En effet, les livres ne se limitent pas à une transmission de connaissances mais ils incarnent notamment une source principale de représentations historiques et culturelles. Ces savoirs livresques infléchissent sur la construction de l'identité personnelle et collective, sculptent notre manière d'appréhender le monde et impactent notre rapport aux autres. Une variété d'œuvres diffuse, consciemment ou inconsciemment, une image déformée des groupes sociaux, des identités culturelles et des minorités. Aussi certains ouvrages perpétuent-ils des clichés qui forgent notre jugement sur les autres sans même le réaliser. En ce sens, les Marocains étaient souvent réduits à des figures exotiques, représentant une culture souvent envisagée comme énigmatique et archaïque :

« *Dans ces décors vierges sur lesquels on spéculait tant en cette époque d'expansion coloniale, la jeune femme ne retrouva aucun charme des vieux contes orientaux, aucune couleur locale que les passionnés d'exotisme ne se lassaient pas de décrire ou de peindre. Le regard perdu, elle scruta les hauteurs des Montagnes, ressassant son aventure. Le berger qui rentrait son troupeau, le gloussement des dindons, l'odeur de terre et de fumier qui planait dans l'air firent naître en elle un sentiment de douleur et de dépaysement indicible* » (Chafik, 14).

De ce fait, l'imaginaire exotique impacte fortement notre vision de certains espaces en concevant des représentations illusives, généralement fantasmées ou simplifiées. Cet imaginaire détermine notre horizon d'attente, nos jugements et nos sentiments. La romancière met en avant le décalage flagrant entre les descriptions chimériques et la réalité décevante vécue de la part de la jeune parisienne. Le passage relève le désenchantement de Catherine suite aux clichés véhiculés pendant la colonisation. Les mythes exotiques, « *les vieux contes orientaux* », sont déconstruits tour à tour. Le conte oriental cède la place à une douleur amère et à une profonde déception. Ce choc ne peut qu'engendrer un sentiment d'errance face à une réalité qui ne correspond pas aux projections définies.

Dans cette optique, les stéréotypes littéraires participent profondément à la construction et à la perpétuation des préjugés existants. Ces stéréotypes orientent la vision que les lecteurs ont de certaines communautés, ethnies et identités soit en banalisant ou en amplifiant certains traits caractéristiques. Ce fait impacte profondément les interactions humaines et les relations interculturelles : « *Le Maroc n'est pas un pays pour toi. On dit qu'on y vole les belles blondes [...] T'imagines-tu vendue puis cloîtrée dans un harem ?* » (Chafik, 57). Cette citation dévoile

un imaginaire marqué par des représentations figées et d'idées reçues sur le Maroc. La romancière met en avant des stéréotypes hérités du passé et divulgués par quelques œuvres littéraires et artistiques occidentales. Ces récits insinuent que les indigènes enlèvent les étrangères pour les enfermer par la suite dans leur harem. D'ailleurs, la représentation du « *harem* » comme un lieu de captivité a nourri sur une longue durée une vision déformée du monde oriental, souvent en décalage avec la réalité. Il est question d'un ensemble de fantasmes forgés autour de l'exotisme et de la peur de l'inconnu. Cette conception caricaturale constitue un obstacle à une véritable compréhension mutuelle. En somme, les savoirs livresques détiennent la faculté de façonner notre regard vis-à-vis de nous-mêmes et à l'égard des autres. Ils ont notamment l'habileté d'entretenir, de renforcer les clichés et les stéréotypes déjà véhiculés.

À cet égard, la propagande s'inscrit comme un facteur puissant qui détermine notre perception de nous-mêmes et des autres en influant sur les représentations individuelles et collectives par la voie des médias et du discours politique. Il est question d'un levier prépondérant qui permet d'affermir les idées reçues, déformer la réalité et manipuler l'opinion publique, souvent au service de fins stratégiques. En effet, La propagande est un dispositif de communication perspicace qui convoite de manipuler la pensée collective, généralement en sollicitant les émotions et les croyances profondes. En ce sens, la colonisation française est communément justifiée par l'idée de la mission civilisatrice, prétendant apporter la civilisation aux indigènes arriérés. Cette mission est décrite comme un devoir noble de la part des peuples civilisés à l'égard des nations non civilisées comme l'illustre le discours du socialiste Léon Blum :

« Nous admettons le droit et même le devoir des races supérieures d'attirer à elles celles qui ne sont pas parvenues au même degré de culture, et de les appeler aux progrès réalisés grâce aux efforts de la science et de l'industrie...Nous avons trop l'amour de notre partie pour désavouer l'expansion de la pensée et de la civilisation française » (Chafik, 47).

Les propos du socialiste dévoilent une vision impérialiste consolidée par l'idée de la suprématie de l'occidental et l'infériorité de l'indigène. En effet, le discours de Léon Blum s'appuie sur une classification mal fondée de la population en mettant en évidence une conception eurocentrée fortement discriminatrice. Une telle hiérarchie culturelle impose aux supérieurs le devoir de civiliser les autres. Cette mission civilisatrice s'avère un stratagème perspicace pour légitimer l'occupation des territoires. Les colons prétendent promouvoir la modernisation aux populations envisagées comme non civilisées. Une rhétorique pareille vise l'exclusion et le contrôle des autochtones en imposant la culture métropolitaine comme l'unique référence. Ainsi, la propagande incarne un instrument d'endoctrinement et de manipulation qui détermine la formation des identités et des relations entre les peuples.

« J'ai fermé les yeux et j'ai écouté le récit du commentateur qui rapportait la souffrance et la bravoure de nos compatriotes en Barbarie. Pourquoi s'entêter à les civiliser au prix de nos vies ? Qu'on les laisse à leur système moyenâgeux ! Le bourreau qui a exécuté l'un des nôtres avait la tête d'un Turc » (Chafik, 48).

Les propos de la Française incarnent parfaitement une vision coloniale et discriminatoire, signalée par des stéréotypes qui distinguent entre une société « arriérée », « moyenâgeuse » et une autre plutôt « civilisée ». L'indigène est souvent décrit comme un bourreau qui a la tête d'un Turc. Cette description péjorative est omniprésente dans certaines narrations historiques. Le récit du commentateur dramatise les peines de ses compatriotes en brossant de l'ennemi un

portrait dysphorique. Aussi incarne-t-il une véritable menace pour la société d'où la nécessité de s'y méfier. En d'autres termes, la citation est un témoignage très fort de l'idéologie prédominante, elle explique comment la mémoire collective a été forgée et orientée. C'est une invitation directe à réfléchir sur l'Histoire comme une construction et jusqu'à quel point le récit du passé influence les représentations et les mentalités.

En somme, si l'Histoire forge notre identité et détermine son interaction avec l'altérité, ce fait a engendré des tensions et des conflits entre le moi et l'Autre comme il a déclenché des sentiments de haine, de rancune et de méfiance à l'égard de ceux considérés comme responsables de ces drames.

2. Les entraves et les défis de la rencontre

L'Histoire est une construction idéologique ; elle est forgée par ceux qui la racontent. Les narrations culturelles et les récits historiques pèsent sur la construction des identités individuelles et collectives. Quand ils sont tronqués ou orientés, ils risquent de déclencher des conflits entre le colonisateur et le colonisé prolongeant les dissensions bien après la fin des systèmes coloniaux. En effet, la rencontre entre les deux pôles est signalée par des tensions oscillant entre rejet, haine et rancune. Ces tensions se révèlent sur divers niveaux : politiques (le colonisateur impose son autorité et ses lois abstraction faite des structures politiques existantes), économiques (l'exploitation des ressources naturelles et de la main d'œuvre locale) et surtout culturels.

Dans cette logique, pour mieux consolider son pouvoir, le colonisateur vise l'estompage des cultures locales. Aussi la langue, les traditions et les valeurs des peuples colonisés sont-elles stigmatisées et dénigrées de la part des colons qui ont dicté leur perspective manichéenne du monde. La suprématie de l'occidental se révèle à travers la dépréciation culturelle. Pour le dire autrement, les pratiques culturelles et spirituelles des peuples colonisés sont généralement caricaturées et bafouées, envisagées comme primitives et archaïques. À titre d'exemple, la dévalorisation de la tradition culinaire comme le dévoile l'attitude de Catherine : « *elle refusa de boire le lait de chèvre frais mais dévora la galette au beurre rance, malgré son goût et son odeur incommode* » (Chafik, 15), le dénigrement des habitudes, la dénonciation des rites et des superstitions ; les noces et les funérailles à titre d'exemple. Bref, l'occidental, en l'occurrence, Catherine diminue la valeur et l'importance accordées aux aspects de la culture indigène.

Sous ce rapport, la langue est un dispositif perspicace d'hégémonie coloniale. Discréditer la langue des indigènes permet d'affaiblir leur identité culturelle et de consolider le pouvoir métropolitain. Ce processus s'inscrit dans une politique de subjugation où la langue locale doit céder la place à celle du colonisateur : « *des enfants, jaillis de toute part, hurlaient des propos dans une langue aux sonorités agressives. Était-ce pour ça qu'on les appelait les Chleuhs ?* » (Chafik, 12,13). Les propos de Catherine témoignent d'une dévalorisation linguistique justifiée par une appréciation négative des sonorités de la langue locale. Le jugement subjectif de la Française insinue que la langue des indigènes est hostile et violente. Aussi le dénigrement linguistique est-il intimement associé au stéréotype ethnique accentuant par là une perception péjorative. La langue est un marqueur identitaire, la qualifier d'agressivité est une manière pour amoindrir son opulence culturelle. Cette langue est décrite un peu plus loin dans le texte comme une forme de « *baragouinage* ». Ce fait renvoie à un langage indéchiffrable et décousu comme il dévoile un regard condescendant de la part de l'étrangère à l'égard des colonisés. Il est

question d'un dialecte rudimentaire en dehors du cadre linguistique normatif. En somme, la tonalité du discours de l'européenne s'inscrit dans une perspective d'hierarchisation où la langue du colonisateur est conçue comme noble et prestigieuse alors que celle de l'indigène relève de la vulgarité.

En ce cas, la dépréciation culturelle dans le cadre colonial se conforme à un schéma trompeur où l'indigène, d'abord perçu comme différent, finit par être méprisé, exclu voire même haï de la part du colonisateur. La hierarchisation culturelle implique forcément les prémices d'un rejet : « *Prise au piège et capturée comme un animal par ces sauvages, son rêve se brisait. Elle [Catherine] se sentait diminuée, atteinte dans sa dignité d'être humaine et de femme civilisée. Elle ne ressentait que haine et mépris pour ces villageois* » (Chafik, 13). La citation communique une charge émotionnelle très intense où la Française se sent atteinte dans sa dignité d'autant plus que son identité est dotée d'une supériorité culturelle. En tant que femme « *civilisée* », Catherine juge les autochtones de « *sauvages* », inférieurs et privés de toute forme de civilisation. Une telle perception ne peut qu'accentuer les préjugés et susciter une distance identitaire ; incapable d'appréhender le monde qui l'entoure, l'européenne opte pour le rejet.

À la fois mépris, humiliation et déshumanisation, la romancière met en avant les traumatismes qui ont marqué la mémoire collective. Ces blessures historiques pèsent encore sur les récits et les identités, l'hégémonie des colons l'emporte souvent sur les colonisés. Les impérialistes imposaient des lois et exerçaient des pratiques discriminatrices qui placent les indigènes dans une position inférieure. Autrement dit, les autochtones sont abordés de manière humiliante, victimes d'insultes et de comportements méprisables dont l'objectif est de les abaisser. Ce fait est révélé par l'attitude d'André à l'égard des bergers : « *selon son humeur, il [André] les ignorait ou les chassait, les injuriait et les menaçait [...] ceux qui décryptaient la colère noire de Msiô Andri ressentaient la peur et la haine les nouer* » (Chafik, 37). La citation met en avant le pouvoir capricieux et écrasant du colonisateur sur les pâtres. Son tempérament détermine sa conduite, oscillante entre dédain et hostilité, instaurant une atmosphère de tension et de peur. Déchiffrer sa colère, c'est ressentir une peur intense. Cette sensation étouffante paralysait les bergers et les incarcérait dans une anxiété dévastatrice. Solliciter la violence permet aux colons d'appuyer leur puissance. Cela inclut forcément des inhumanités et des exécutions sommaires.

Victimes de domination coloniale, les indigènes ont développé un sentiment d'infériorité et d'impuissance qui affecte obligatoirement leur estime en soi et leur confiance en leurs propres capacités. Ce phénomène, souvent intériorisé, est le fruit d'une dynamique élaborée alternant marginalisation, humiliation et assujettissement. En effet, à force d'être considérés comme inférieurs, certains autochtones adhèrent progressivement à cette vision : « *l'analphabétisme demeurait son handicap* » (Chafik, 97). L'incapacité à lire et à écrire est envisagée comme un élément discriminant accentuant le sentiment de subordination des colonisés à l'égard des colons. L'analphabétisme est décrit comme une infirmité, un handicap, voire même une entrave qui empêche l'affranchissement social et intellectuel. Dans un contexte où les connaissances et les sciences sont des armes de manipulation judicieusement malléables de la part des colonisateurs, être analphabète, c'est forcément se passer d'outils de contestation et de compréhension de la réalité extérieure. Face à ces conditions déplorables, les indigènes endurent un tiraillement entre leur patrimoine culturel et l'acculturation coloniale, ce qui provoque une tension psychologique profonde.

En ce sens, la démystification du colonisateur se présente comme un stratagème indispensable dans la lutte contre le complexe d'infériorité. Ce phénomène s'inscrit dans un processus de prise de conscience et de réappropriation identitaire. Aussi le colonisé tourne-t-il en dérision l'image mythifiée du colonisateur et démantèle les propos condescendants soutenus par le système colonial. En d'autres termes, la démystification du colonisateur favorise la libération de l'indigène du regard rabaissant qui le maintenait dans un état subalterne. Il est question d'un élément primordial au service de la décolonisation et de l'édification de sociétés plus inclusives. Loin d'être idéalisé l'occidental est dépeint tel qu'il est réellement. Aussi les stéréotypes et les préjugés qui entourent l'Autre sont-ils déconstruits tour à tour. Nanna Déhia, en tant que gardienne du patrimoine local, s'acharne à montrer la réalité du colonisateur et à corriger les idées préconçues qui sont circulées à son égard : « *Qu'a-t-elle donc de plus que nous pour vous impressionner ? Des yeux, un nez, des oreilles, une bouche et un cul, comme nous toutes !* » (Chafik, 63). Contrairement à toute vision idéalisée associant les colons à des modèles de civilisation et de perfectionnement, la Française n'a rien d'exceptionnel par rapport aux femmes indigènes, son apparence est réduite à des caractéristiques universelles. Pire même la française est tantôt animalisée, tantôt diabolisée ; Catherine est à la fois une « *poule blanche* », « *tafullust tamllalt* », « *une oie* », « *une djnnia* », « *tamettot n'Iblis* » (*femme de Satan*). Dénigrer à l'européenne toute prétendue supériorité est une manière pour rejeter le complexe d'infériorité et pour réclamer son égalité. Cette prise de conscience incarne un acte de contestation psychologique face à la domination. En démystifiant le colonisateur, Nadia Chafik favorise une meilleure compréhension de soi et de l'Autre, aide à réduire les préjugés en exposant les vérités dérobées et en encourageant une vision plus équilibrée et plus informée de l'Autre.

Sous cet aspect, l'histoire coloniale a marqué durablement la mémoire des peuples colonisés. L'oppression, l'exploitation et les iniquités endurées de la part des indigènes ont alimenté un sentiment de rancune, souvent la répulsion et le mépris à l'égard des colons. La rancœur puise son origine dans les férocités et les affronts dont sont victimes les colonisés. Dès son arrivée aux montagnes de l'Atlas, Catherine est expulsée de la part de la communauté indigène, traitée d'intruse. Les stigmates du passé ont renforcé un sentiment d'antipathie durable : « *Gagner la sympathie de cette terrible Kahéna était au départ chose difficile* » (Chafik, 91). La haine de l'Autre est d'ailleurs historique : « *la vieille serra un poing chargé d'une haine accumulée depuis des siècles comme pour l'abattre sur Catherine qui, par réflexe, courba l'échine prête à parer le terrible choc* » (Chafik, 90). La violence exercée de la part de la vieille femme à l'égard de la Française traduit un désir de vengeance, une réaction face à l'asservissement vécu au passé. Les sévices appliqués à Catherine sont une allégorie de la mémoire collective traumatisée par les blessures passées. La grand-mère est l'emblème de la communauté indigène qui n'a jamais réussi à effacer les vestiges du passé.

Face à cette réalité amère, le colonisé désire réparer les torts du passé et prendre sa revanche sur l'Histoire. En effet, l'inversion des relations hiérarchiques entre colonisateur et colonisé s'appuie sur un processus de réappropriation du pouvoir. L'ancien vaincu s'efforce de repositionner son rôle et de démanteler les dynamiques de domination. Cette quête de rééquilibrage est perceptible à travers l'attitude de Nanna Déhia qui s'acharne à réduire la Française au statut de serf : « *tu seras ma bête de somme, mon esclave* » (Chafik, 91). Le recours à l'expression « *mon esclave* » met en avant la servitude et l'oppression dont étaient victimes les peuples colonisés. L'objectif de l'indigène est de faire subir au colon

l'assujettissement qui avait pour objet les autochtones. Ainsi, permuter la hiérarchie des pouvoirs incarne un vrai fantasme pour certains indigènes comme il est manifeste à travers l'attitude du chevalier : « *Yann ricana cyniquement, fier de sa prise. Il passa une main désinvolte dans la chevelure de Tarumit à qui d'autorité il fit enfourcher son cheval* » (Chafik, 12). Cette quête d'équité, même symbolique, témoigne de la fureur et de la rancune empilées au fil du temps. En somme, renverser les rapports hiérarchiques est une dynamique sophistiquée qui ne se restreint pas à l'affrontement physique. Il est question d'une reconstruction progressive, où les colonisés se réapproprient leur identité, revendiquent leur autorité et s'engagent dans une lutte contre les injustices.

Pendant, au-delà du conflit, la rencontre avec l'Autre relève de l'expérience mystique, elle est l'espace d'une connaissance de soi et de l'Autre. Cette rencontre transcende un simple échange social pour prendre une dimension spirituelle et pour se convertir en un moment de métamorphose intérieure. Les montagnes du Moyen Atlas ne constituent pas uniquement un arrière-plan pour les événements historiques, mais elles incarnent surtout un espace sacré où l'individu entre en fusion avec la divinité : « *Si Dieu existe, c'est ici que s'ouvrent les frontières de son royaume !* » (Chafik, 19). L'exploration de cet espace naturel dépasse les limites du sensoriel pour devenir un lieu de révélation spirituelle. Aussi les confins entre le monde terrestre et le monde céleste s'estompent-ils. Une telle immersion permet à Catherine d'interroger sa relation aux autres et son rapport au monde.

De surcroît, la rencontre est le lieu de la connaissance de soi par l'Autre. L'Autre se présente comme un miroir qui réfléchit les émotions et les manières de se tenir chez soi. Examiner les comportements des autres permet d'induire des symptômes sur sa propre personnalité et sur son intériorité profonde. En ce sens, la rencontre avec les indigènes au Moyen Atlas constitue pour Catherine une expérience initiatique très marquante. Au début rejetée comme une intruse, la Française a réussi par la suite, à comprendre leur mode de vie, leurs valeurs et leur vision du monde. À mesure que son séjour avance, Catherine a subi une révolution intérieure. Cette prise de conscience lui a permis d'accéder à une vérité intérieure et par là d'interroger ses propres valeurs et croyances : « *avec du recul par rapport à son expérience, Catherine se reconnut une maturité qu'elle avait développée en côtoyant les gens des montagnes* » (Chafik, 119). L'introspection s'avère indispensable pour une véritable connaissance de soi. Ainsi, il est primordial de prendre ses distances vis-à-vis de soi-même, de remettre en cause ses stéréotypes pour mieux se connaître et pour mieux aller à l'encontre de l'Autre.

À ce sujet, l'Autre est une voie fondamentale pour une sanctification de soi. Le passage par l'Autre est un itinéraire nécessaire pour découvrir une meilleure version de nous-mêmes, un chemin vers l'illumination. En côtoyant Nanna Déhia et les femmes indigènes incarnant des valeurs élevées comme la pudeur, l'intégrité et le sacrifice, Catherine est motivée à s'approprier ces qualités dans sa vie future : « *j'ai besoin d'un grand changement dans ma vie, d'une nouvelle bouffée d'air, d'un peu de soleil pour réchauffer mon corps pourri. Je suis fatiguée de tous ces artifices. Regarde-moi toutes ces supercheries !* » (Chafik, 84). Le peuple indigène vit en harmonie avec son environnement en optant pour un mode de vie simple. Cette forme d'authenticité s'oppose aux artifices et aux mensonges souvent associés à la vie urbaine. Le séjour au Maroc est l'occasion pour Catherine afin de rompre avec son passé et tout recommencer à nouveau comme le démontre ses affirmations : « *je veux rayer de ma mémoire 'Mont Vénus', ses numéros, les hennissements de ces détraqués, leur haleine fétide qui me donne la nausée, me flanque le cafard* » (Chafik, 86). La commisération à l'égard des autres

femmes ont assisté Catherine pour se libérer de ses chaînes, transcender ses propres limites et accéder à un état de sanctification. En partageant les moments de réjouissances, ceux de la tristesse, la romaine a stimulé une connexion plus intense avec l'humanité.

3. L'art, un pont transcendant toutes les barrières historiques

L'art, en l'occurrence l'écriture, outrepassa les frontières édictées par les conditions historiques, les obstacles culturels, linguistiques et sociaux pour prendre une dimension universelle. Aussi, l'écriture échappe-t-elle aux contraintes du temps et de l'espace. Il s'agit bien d'une forme d'expression artistique, qui rend possible la transmission des pensées et des sentiments au fil du temps abstraction faite de toutes les entraves. En ce sens, l'écriture s'avère une échappatoire aux réalités difficiles. Elle est souvent conçue comme un procédé pertinent d'expression personnelle et de libération émotionnelle. Pour les personnes opprimées, rejetées à la périphérie et privées de voix au sein de la société, l'écriture se convertit en refuge, un espace incarnant la liberté où les idées peuvent s'extérioriser sans obstacle. Il est question d'un procédé thérapeutique permettant non seulement la libération de la souffrance, mais notamment la reconstruction d'une identité traumatisée par les expériences vécues :

« Je me suis assise sur un banc, et dans mon journal j'ai écrit les sensations les plus bouleversantes, celles qui, des années plus tard, auraient pu revêtir une importance capitale dans mon existence. Mais ma vie s'arrête là, dans ces montagnes imprenables, parmi vous. Je ne voulais omettre aucun détail de cette houle méditerranéenne afin de tout raconter avec précision, à tante Berthe et aux autres » (Chafik, 69).

De ce fait, l'acte d'écrire est une voie perspicace pour perpétuer les moments éphémères et les souvenirs fugaces qui pourraient autrement se perdre au fil du temps. Confrontée à son expérience traumatisante, l'écriture donne la possibilité à Catherine de se reconnecter avec ses sentiments, sonder son intimité et mieux se comprendre. D'ailleurs, l'écriture est une forme de mémoire authentique convertissant l'éphémère en éternel. En mettant des mots sur son expérience, Catherine prend du recul à l'égard de ses idées et conçoit son expérience en tant qu'otage à partir d'un nouvel angle de vision. En tirant parti de sa faiblesse, elle parvient à en faire le socle d'une résilience profonde et d'une force intérieure, grâce auxquelles elle surmonte les embûches qui se dressent sur sa route.

En opposition aux barrières politiques et sociales, l'écriture devient une arme de résistance et d'émancipation notamment dans les conditions d'emprisonnement. En tant qu'otage, Catherine fait appel à sa plume pour défier l'oppression et pour revendiquer sa liberté. Son journal intime ne se limite pas à être un outil de préservation psychologique, mais il incarne surtout un bouclier lui permettant de tenir bon face à l'estompement de son identité : *« L'écriture constituait la seule activité qui échappait encore au contrôle de la grand-mère. Incapable de violer l'espace intime de Catherine et d'en percer le secret »* (Chafik, 97). L'écriture est l'espace d'un refuge inviolable, écrire c'est conserver son identité, préserver ses pensées les plus intimes. Écrire, c'est surtout faire preuve d'émancipation ingénieuse mais solide à toute forme de domination. L'écriture offre également un espace pour la réflexion personnelle et la prise de conscience de son identité et de l'altérité. Son journal est un témoignage puissant de sa lutte pour la liberté. En partageant son expérience, d'autres individus peuvent s'y reconnaître et se sentir moins marginalisés. Bref, le récit de la Française se convertit en un acte de mémoire cédant la voix à d'autres victimes pour faire face à la répression.

Sous cet angle, il est indispensable d'élaborer une narration plus juste de l'histoire coloniale pour briser les barrières et redéfinir les rapports entre la communauté française et celle indigène.

Reconnaître toutes les voix, celles des vainqueurs et celles qui ont été condamnées au mutisme permet la reconstruction d'une mémoire collective équilibrée. La romancière met en avant certains événements qui ont été délibérément rejetés à la périphérie, laissés dans l'ombre, donnant lieu à des silences très révélateurs. Ces silences ne se réduisent pas à de simples absences mais ils sont plutôt des choix délibérés au service de visées politiques, sociales et idéologiques. Identifier ces silences et les interpréter relève du devoir pour la romancière pour avoir une approche plus globale et plus harmonieuse du passé. Dans ce cadre, il serait pertinent de citer les propos de Marc Ferro :

« Ce sont les peuples à qui le vainqueur déniait tout droit à l'histoire qui ont résisté le plus à la Vulgate qui leur était imposée, les peuples ex-colonisés par conséquent. Du temps de leur soumission, tous n'ont pas élaboré nécessairement le même type de contre-histoire, parce que ni leur passé ni la nature de leurs rapports avec l'Europe n'ont été partout similaires. Devenus libres, leur contre-histoire est devenue histoire officielle et elle a gardé quelques-uns des traits de ses origines » (Ferro, 68).

La dialectique histoire des vainqueurs/ histoire des vaincus est évidente au moyen de l'insurrection de la romancière contre les récits historiques édictés par les colons. En effet, les vainqueurs ont souvent veillé à ce que les vaincus soient privés du droit de relater leur propre version de l'Histoire. Aussi la Vulgate représente-t-elle la version officielle des faits. La romancière s'est opposée à cette version institutionnelle en mettant en avant sa variante du récit. Il est question d'une voie pertinente pour permettre aux opprimés de sauvegarder leur identité et leur mémoire collective. Le récit de la romancière constitue une contre-histoire qui dévoile les souffrances et les malheurs endurés de la part des défaitistes. L'objectif est de favoriser une Histoire plus inclusive. Ainsi, la narration historique ne doit pas être une stratégie d'hégémonie mais plutôt une passerelle vers une compréhension mutuelle.

Dans cet esprit, l'écriture devient un pont entre les cultures. C'est une passerelle considérable reliant entre les individus abstraction faite de toutes les différences. Elle détient la faculté de transcender les frontières linguistiques et culturelles. À travers son récit, Catherine a réussi à instaurer une communication entre la culture française et celle des colonisés. Grâce aux pouvoirs de la narration, l'étrangère est parvenue à tisser des liens d'amitié avec ses auditrices indigènes en favorisant la compréhension et l'empathie : *« les fillettes étaient suspendues aux lèvres de Tarumit [...] Leurs attitudes amusaient Catherine et l'encourageaient à poursuivre son récit »* (Chafik, 60). Bien que les langues soient diverses, la communication ne s'est pas interrompue comme le souligne la fascination des fillettes par le récit. Les histoires relatées de la part de Catherine sollicitent leur imagination, la narration visuelle favorise une compréhension au-delà des mots ; les gestes et les mimiques de la Française permettent une meilleure transmission des sensations. L'interaction active entre la narratrice et ses auditrices dote le récit d'une dimension plus dynamique et plus immersive. La réaction spontanée et l'écoute active des indigènes consolident le lien entre le conteur et son public et encouragent la narratrice à poursuivre son histoire.

« Les fillettes exécutèrent le même geste et se demandèrent ce que cela pouvait bien vouloir dire. De temps à autre, elles l'interrompaient par des « A may ttinit a Tarumit ? May ttinit ? Que dis-tu, là Romaine ? Que dis-tu ? » Et des « Al'âajb aya ! Al'âajb ! Que c'est curieux ! Curieux ! » Du regard, elles s'interrogeaient les unes les autres, et la laissaient ensuite continuer son histoire qu'elles imaginaient plus qu'elles ne la comprenaient » (Chafik, 58).

La narration est un mécanisme vigoureux de transmission culturelle. Ainsi, les récits de la Française et les échanges avec les indigènes sont l'occasion pour partager les expériences humaines, renforcer la compréhension mutuelle et favoriser le respect des différences

culturelles. *À l'ombre de Jugurtha* est un témoignage vigoureux de la force de l'écriture à assembler les cultures et à promouvoir la diversité. En ce sens, la coopération du lecteur se révèle un facteur clé dans la construction du sens du récit. La lecture loin de se réduire à une activité passive implique naturellement une interaction active de la part du lecteur afin de donner un sens à l'histoire. En ce sens, il serait judicieux de citer les propos d'Umberto Eco :

« Un texte, tel qu'il apparaît dans sa surface (ou manifestation) linguistique, représente une chaîne d'artifices expressifs qui doivent être actualisés par le destinataire [...] par ce qu'il est à actualiser, un texte est incomplet et cela pour deux raisons. La première ne concerne pas seulement ces objets linguistiques que nous avons décidé de définir comme texte mais n'importe quel message, y compris des phrases et des termes isolés » (Eco, 61).

Umberto Eco met en avant le rôle actif du lecteur dans l'interprétation et l'actualisation du texte littéraire. En effet, le sens du texte n'est pas une donnée achevée une fois pour toute. Il est question d'une structure ouverte, en cours de construction. Elle ne prend intégralement son sens qu'au moment où le récepteur lui donne une signification personnelle. Aussi les signes linguistiques s'avèrent-ils insuffisants pour actualiser le texte. Le sens du texte ne relève pas d'une propriété absolue appartenant à l'auteur, c'est au lecteur de lui donner toute sa profondeur.

« L'histoire incompréhensible de Tarumit était surchargée d'énigmes ! Mais les sons qui sortaient de sa voix ne se heurtaient pas. Ce qui rassurait les fillettes. Elles firent travailler leur intelligence pour imaginer le contenu du récit de l'étrangère. Elles continuèrent à imiter ses grimaces, à baragouiner des mots entre elles, pensant en avoir correctement retenu quelques uns » (Chafik, 64).

Les auditrices indigènes ne se contentent pas d'écouter passivement les histoires de Catherine, mais elles posent des questions, font des hypothèses et tentent de comprendre les intentions de l'étrangère. Il est question d'une interaction dynamique qui vise à décrypter les énigmes de l'histoire afin de mieux saisir ses nuances. Chaque fillette apporte ses propres acquis et sa propre expérience au récit de l'occidentale. Ces outils personnels déterminent la manière dont l'histoire est appréhendée et dont le sens est construit : « Mouda avait transformé Odette en Tudayt qui voulait dire juive, en berbère. Une trouvaille ! "Tudayt ! Tudayt !" Répétèrent toutes les autres après elle, la félicitant de son intelligence : "Tfhem't a tachitante !" » (Chafik, 60). En somme, Nadia Chafik sollicite un lecteur actif qui réfléchit de manière critique sur son histoire et qui participe activement à l'élaboration du sens, rendant chaque lecture unique et personnelle.

À travers une étude thématico-linguistique de l'œuvre de Nadia Chafik, *À l'ombre de Jugurtha*, nous avons essayé de mettre en avant la manière dont la rencontre avec l'Autre est déterminée par l'Histoire et ses aléas. L'analyse a dévoilé comment le passé, souvent marqué par des traumatismes individuels et collectifs, conditionne la perception de soi-même et de l'altérité. Elle a révélé par la suite, les défis et les obstacles qui mettent en péril cette rencontre, avant de dégager la portée essentielle de l'art comme un pont qui transcende toutes les barrières historiques. De ce fait, l'Histoire ne se limite pas à un simple décor ou un arrière-plan narratif pour les événements : elle s'impose comme un facteur capital façonnant les identités et impactant fortement les dynamiques relationnelles. Aussi l'écriture se convertit-elle en vecteur de résistance face à l'oubli et une passerelle vers l'Autre, au-delà des séquelles héritées.

L'approche choisie a permis de combiner entre le fond et la forme en démontrant que les structures des phrases, les isotopies et les choix thématiques témoignent d'une vision du monde bien déterminée. Elle dévoile les présupposés idéologiques et la portée signifiante du discours.

Toutefois, cette approche n'est pas exempte de restrictions d'autant plus que la concentration sur les dimensions thématiques et linguistiques se révèle insuffisante pour examiner les enjeux sociopolitiques qui parcourent l'œuvre. De même, elle ne prend pas en compte la dimension narrative ou structurelle ainsi que la réception de l'œuvre de la part des lecteurs dans différents contextes.

Dans cette optique, ces limites invitent à explorer d'autres perspectives. Une approche psychanalytique serait judicieuse pour sonder les désirs refoulés et les traumatismes intériorisés de la part des protagonistes. Elle permettra d'éclaircir comment l'Histoire relève de l'inconscient collectif forgeant la subjectivité des individus. De même, une approche intertextuelle serait pertinente pour établir une comparaison entre les différents textes, dévoiler les filiations littéraires et culturelles. Cette démarche serait avantageuse afin de dégager la mémoire du texte et promouvoir une lecture dynamique et critique de l'œuvre.

BIBLIOGRAPHIE

- CHAFIK Nadia, *A l'ombre de Jugurtha*, Casablanca, Eddif, 2000.
- ECO Umberto, *Lector in Fabula*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1985.
- FEBVRE Lucien, *Combats pour l'Histoire*, Paris, Armand Colin, 1992.
- FERRO Marc, *L'Histoire sous surveillance*, CALMANN-LÉVY, 1985.
- JAHODA Marie, « Stéréotype », *A Dictionary of the Social Sciences*. London, Tavistock Publications, 1964.
- MONTAIGNE Michel, *Essais*, Paris, Bordas, 1967.
-

NOTICE BIO-BIBLIOGRAPHIQUE DE L'AUTEURE

Safae TAIA est professeure agrégée de lettres françaises en classes préparatoires aux grandes écoles, lycée Moulay Idriss, Fès. Elle prépare actuellement une thèse qui porte sur *La fictionnalisation de l'Histoire et l'historicisation de la fiction dans le roman historique marocain*, à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de l'Université Sidi Mohammed ben Abdellah de Fès au Maroc, au sein laboratoire *Langue, Littérature, Imaginaire et Esthétique*. Elle a déjà publié un article dans un ouvrage collectif intitulé *Littérature et Histoire, complémentarité ou opposition ?* (d'autres articles sont en cours de publication), elle a participé également à plusieurs colloques nationaux et internationaux : « *Le patrimoine culturel immatériel : entre construction identitaire et dialogue interculturel* », « *L'intime et l'extime à l'épreuve de l'écriture* », « *Regards croisés sur la question de l'égalité Femmes-Hommes au Maroc et ailleurs* » et bien d'autres événements.